

Allers simples pour des Voyages au pays des maléfices

Tatiana Arcand, *Voyages au pays des maléfices*, Les Éditions du Blé, Saint-Boniface, 2007, 243 p.

Pierre Karch

Number 140, Summer 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32431ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

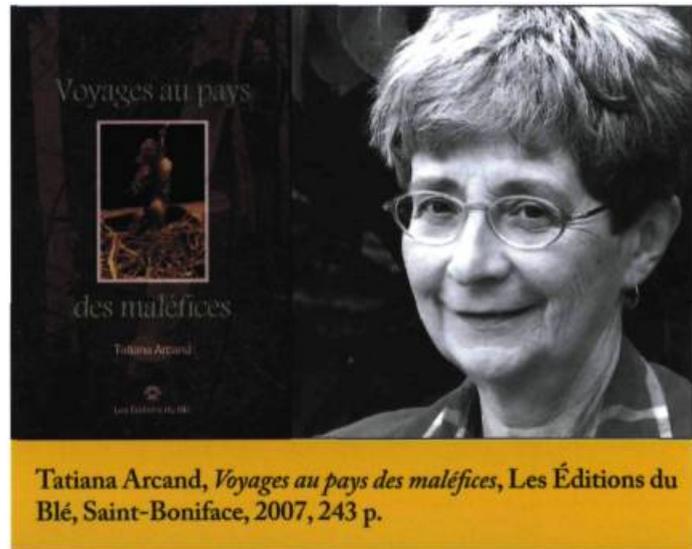
Cite this review

Karch, P. (2008). Review of [Allers simples pour des Voyages au pays des maléfices / Tatiana Arcand, *Voyages au pays des maléfices*, Les Éditions du Blé, Saint-Boniface, 2007, 243 p.] *Liaison*, (140), 57–57.

Allers simples

pour des *Voyages au pays des maléfices*

PIERRE KARCH



Tatiana Arcand, *Voyages au pays des maléfices*, Les Éditions du Blé, Saint-Boniface, 2007, 243 p.

DIX TEXTES composent le premier recueil de contes fantastiques de Tatiana Arcand qui, par le passé, a écrit des œuvres pour la jeunesse. *Voyages au pays des maléfices*, illustré par Réal Bérard, s'adresse au même public. Comme ce public est jeune et que l'auteur a été professeur de langue, elle sent le besoin de l'instruire en lui enseignant des expressions qui ont fait leurs preuves et qui permettent à chacun de communiquer sans se sentir obligé, chaque fois qu'il ouvre la bouche, de réinventer la roue. Je n'en relève que quelques-unes qu'il faut connaître pour y arriver : « il pleuvait des cordes » (p.159) ; « jeter de l'huile sur le feu » (p.168-169) ; « Une pensée le frappa de plein fouet » (p.194) ; et « On a d'autres chats à fouetter » (p.204).

Dans le premier conte, « Le crâne », un adolescent souffre d'angoisse à l'idée que le lendemain « sa classe commençait une série de présentations orales sur les diverses cultures du monde, et [que] lui n'avait même pas choisi de thème » (p.10). Le Manitoba, riche en possibilités littéraires, selon l'auteur qui l'a démontré en écrivant « de nombreux articles portant sur la littérature canadienne de l'Ouest » (4^e de couverture), alimente l'imaginaire de Daniel qui se fait, pour l'occasion, archéologue ou plutôt voleur de tombes. L'auteur fait sienne la recette des films d'horreur du genre *The Mummy*, mais transpose l'action dans sa province, terrain propice pour mettre en lumière les conflits entre hommes blancs sans foi ni principes et Amérindiens qui ont le culte des morts et la peur de leurs dieux.

L'auteur connaît les principaux procédés du genre, dont le refus de croire à l'irrationnel : « [...] tu habites dans un monde rationnel [...] et tout ce qui s'y passe doit s'expliquer rationnellement. Bien sûr, il y a des fantômes dans les légendes comme il y a des sorcières et des loups-garous, mais personne ne prête la moindre attention à des trucs de ce genre. Du moins, personne de sensé » (p.31). Cette fois-ci, c'est Sylvie qui entre en contact avec le surnaturel dans « Le manoir », qui se trouve dans un bois qui devient la fatalité du nom qu'elle porte.

Dans « L'ensorceleuse », le fantastique vient d'une ancienne croyance : « [...] lorsqu'une personne n'a pas réussi à terminer quelque chose d'important avant de mourir, parfois son esprit ne s'éloigne pas tant que la tâche n'est pas accomplie » (p.54). L'auteur, qui a enseigné la littérature

française avant de prendre sa retraite, se rappelle « Les deux pigeons » de Jean de La Fontaine quand elle écrit : « [...] il advint que les deux tourtereaux s'embrassant tant et partout, l'un d'eux commença à s'ennuyer » (p.56). L'ennui, dans ce conte, conduit non pas à la fugue, mais à la trahison de l'un et à la vengeance de l'autre.

Dans « Le voisin », la fascination de la jeune fille mène à une relation infernale : « L'épouvante, rendue encore plus aiguë par son sentiment de culpabilité, la saisit à l'instant même et elle eut terriblement chaud, comme si tous les tonnerres de l'enfer la brûlaient. Car son vœu avait été exaucé. Le voisin était revenu la rejoindre dans sa nouvelle vie. Ils seraient liés l'un à l'autre pour l'éternité » (p.141).

Et puis, il y a « Le lac », lieu qui n'existe pas et qui pourtant est là, assez présent pour avaler le jeune héros et le faire disparaître.

Dans « Le pacte », Jamie, « mécanicien-apprenti au garage de Saint-Norbert » (p.159), se plaint de son sort et fait un vœu : « Jamie se souvenait avoir tant voulu trouver *quelqu'un* pour l'entendre et lui montrer un chemin plus facile. Existait-il, un tel maître du monde ? Si c'était possible... À ce moment-là, il aurait fait n'importe quoi pour changer son univers » (p.162). Dans le conte fantastique traditionnel, cela revient à appeler le diable à son secours. Ordinairement, le diable, qui n'est jamais loin, ne tarde pas à sortir de son enfer pour aller se chercher une nouvelle recrue qu'il aime facile parce qu'il est paresseux, lui qui a tous les vices.

« L'icône » est le dernier conte du recueil. La morale, s'il y en a une, est que ce qui fait le bonheur des uns peut aussi faire le malheur des autres. Et ce voyage, comme les autres, est un aller simple.

Recueil intéressant qui rajeunit un genre ancien, en situant tous les récits dans l'ici et le maintenant manitobain. ■■■

Pierre Karch a publié, entre autres livres, un recueil de contes fantastiques et, en collaboration avec Mariel O'Neill-Karch, le Dictionnaire des citations littéraires de l'Ontario français, depuis 1960.